HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

DES

LECTURES PUBLIQUES

ET DES

CONFÉRENCES

PAR

LE Dr SCOUTETTEN

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE METZ

METZ

M. ALCAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de la Cathédrale, 1

1867






S 3 0 5 0

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

DES

LECTURES PUBLIQUES

ET DES

CONFÉRENCES

PAR

LE Dr SCOUTETTEN

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE METZ

METZ

IMPRIMERIE F. BLANC, RUE DU PALAIS

—

1867

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b3056833x

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

DES

LECTURES PUBLIQUES

ET DES

CONFÉRENCES

Depuis un mois Paris a repris ses conférences et Metz vient de recommencer les siennes. (1) Au début de ce mouvement intellectuel, si rapidement généralisé, on doutait de son utilité, de son succès et de sa durée.

Qu'est-ce qu'une conférence, se demandait-on? Est-ce un cours ou bien un colloque pendant lequel orateur et auditeur échangent leurs pensées sur un sujet déterminé? Non, c'est un mot qui, sans être d'invention moderne, a pris un sens nouveau.

La conférence n'est point un cours, car le sujet traité n'est pas exposé sous forme didactique depuis l'origine jusqu'à la conclusion ; ce n'est point une dissertation soumise rigoureusement à toutes les

(1) Mois de janvier 1867.

règles de la rhétorique ; c'est encore moins une causerie de salon ou un débat oratoire, car la réplique n'est point admise ni la discussion soutenue avec chaleur.

Qu'est-ce, enfin, qu'une conférence telle que nous la comprenons aujourd'hui ? C'est une dissertation sur l'un des mille sujets de la littérature ou de la science, choisi pour attirer l'attention du public et lui inspirer la pensée de se livrer à une étude qu'il néglige ; c'est un moyen de séduction pour l'inviter à entrer dans le temple du savoir, à y revenir de lui-même pour acquérir des connaissances qui en élevant l'intelligence, développent le sentiment du bien et du beau.

Les conférences sont d'heureux et puissants moyens de vulgarisation ; elles sont les auxiliaires de ces livres savants qui, au début de chaque année, jettent dans la circulation les idées et les découvertes nouvelles qui attestent les efforts et les progrès de l'humanité.

Les conférences offrent aussi aux hommes instruits de la province un théâtre qui accueille et encourage leur talent et leur apporte, en retour de leurs efforts, les éloges et les applaudissements de leurs concitoyens reconnaissants.

L'avénement des conférences est un signe des temps ! Qu'on ne s'imagine point que le hasard, la mode ou l'influence de quelque professeur en renom suffisent pour pousser et maintenir les esprits dans une direction qui ne conviendrait ni à leur goût ni à leur sentiment intime. Non, chaque fois que sem-

blable mouvement s'est manifesté, il y avait dans les masses ou dans la partie éclairée de la population une force latente qui les animait et les préparait à une rénovation sociale qui ne tardait point à s'accomplir.

L'histoire nous offre des exemples qu'il est peut-être intéressant de rappeler; nous les trouverons chez les peuples anciens, au moyen âge et dans les temps modernes : aussi nous paraît-il utile de relier le passé au présent en faisant rapidement l'histoire des conférences depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours.

I.

CONFÉRENCES CHEZ LES GRECS.

C'était l'usage aux jeux de Delphes et d'Olympie d'entendre des poëtes, des rhéteurs, des philosophes, des historiens, entre les courses du matin et les combats du soir ; une place leur était réservée au premier rang, dans le stade, près des juges mêmes du concours. C'était un concours, en effet ; les lectures y étaient publiques, écoutées avidement par le peuple attentif, et produisant sur lui des émotions qui se manifestaient par des acclamations bruyantes.

Ce fut 456 ans avant Jésus-Christ que le célèbre historien Hérodote lut, devant les Grecs assemblés aux jeux Olympiques, le commencement de son grand ouvrage; il y excita un enthousiasme universel.

Le jeune Thucydide, qui avait alors quinze ans, fut si profondément ému qu'il versa d'abondantes larmes et se promit de prendre l'orateur pour modèle, ce qui nous a valu, sans doute, la belle *histoire de la guerre du Péloponèse*. Plus tard, Démosthènes se proposant à son tour d'imiter Thucydide, copia huit fois de suite les ouvrages de ce grand historien.

Douze ans après sa première lecture aux jeux Olympiques, Hérodote lut son ouvrage entier à la fête des Panathénées ; les Athéniens, émerveillés, récompensèrent l'orateur en lui envoyant une somme de dix talents, équivalant alors à cinquante-quatre mille francs de notre monnaie.

La lecture de ces œuvres historiques et de ces productions poétiques n'avait pas sans doute une analogie complète avec les conférences de nos jours; c'étaient, comme nous l'avons dit, de véritables concours où des orateurs et des poëtes se disputaient la palme réservée aux vainqueurs, mais c'étaient aussi, et avant tout peut-être, des *lectures publiques* où l'âme éloquente de tout un peuple venait s'exprimer, s'écouter et s'applaudir en ceux qui avaient le mieux traduit ses rêves charmants et ses pensées ingénieuses. Alors, comme aujourd'hui, l'intelligence éprouvait des aspirations qu'il fallait satisfaire et le mode adopté convenait aux goûts, aux sentiments du peuple d'Athènes.

Les philosophes ne tardèrent point à prendre une part active au mouvement intellectuel ; ils établissent des enseignements qui constituent des conférences réelles, complètes, dans lesquelles les auditeurs ar-

gumentent et discutent, s'adressant alternativement les syllogismes les plus habiles et les plus acérés.

C'était alors l'époque la plus brillante d'Athènes ; les inspirations du génie, de la poésie, des beaux-arts, faisaient éclore les merveilles que nous admirons encore aujourd'hui ; Socrate, Platon, Agathon, Pausanias, Aristophane, Alcibiade, etc., se réunissaient, discutaient sur la beauté, la vertu, le courage ou autres sujets intéressants de la philosophie. Ces dissertations ou plutôt ces conférences, car elles en avaient le caractère dans le sens vrai du mot, nous ont été conservées par Platon ; elles duraient quelquefois une nuit entière ; chaque interlocuteur exposait son sentiment ; mais Socrate, que l'oracle de Delphes avait proclamé le plus sage des hommes, dominait tous les orateurs par l'élévation de la pensée et la puissance des arguments.

A cette même époque, une femme célèbre par son esprit et sa beauté, Aspasie, tenait chez elle des conférences où se traitaient les plus hautes questions de philosophie, de politique et de littérature. Socrate, Périclès, Alcibiade y étaient des plus assidus, et Phidias venait s'inspirer aux accents éloquents de ces hommes illustres.

Ce magnifique mouvement intellectuel ne se bornait pas à des dissertations amenées avec intention ou provoquées par le hasard, il y avait aussi un enseignement, presque régulier, fondé d'abord par Platon (1) et continué plus tard par Aristote. Le pre-

(1) Platon. 430 avant J. C.

mier de ces hommes immortels donnait ses leçons dans les célèbres jardins d'Académus ; il comptait parmi ses disciples Aristide, d'abord, puis Speusippe, Xénocrate, Isocrate, etc., et même des femmes distinguées, au nombre desquelles se trouvaient Lasthénie et Axiotée dont les noms nous ont été conservés par l'histoire.

Aristote fonda le lycée vers 320 avant Jésus-Christ; ses leçons n'étaient aussi que des conférences faites sous les portiques, en se promenant et en discourant avec ses nombreux élèves.

On a fait aussi des conférences en Égypte. Sous l'influence des Ptolémée, les savants de la Grèce portèrent en Egypte leurs connaissances et leur mode d'enseignement. Voici, sur ce point de l'histoire, les indications que nous fournit l'illustre et malheureux Bailly : (1)

« Après la mort d'Alexandre, après le partage de
» la grande succession, l'ambition tranquillisée,
» c'est-à-dire épuisée par ses efforts, forcée à l'équi-
» libre par les résistances réciproques, laissa respirer
» sous différens maitres les peuples de ce vaste
» empire, et Ptolémée Soter se reposa sur le trône
» d'Égypte. C'était le pays des sciences; les Grecs
» étaient accoutumés à les y venir chercher; il était
» naturel que Ptolémée se proposa de les cultiver.
» Il commença des établissements utiles, et Ptolémée
» Philadelphe son fils, en lui succédant, acheva son

(1) *Histoire de l'Astronomie moderne depuis la fondation de l'école d'Alexandrie,* par BAILLY. — In-4°, pag. 4. — 1779.

» ouvrage. Il annonça des bienfaits et surtout des
» honneurs. Tout ce que la Grèce avait de gens
» célèbres accourut en foule pour illustrer son
» règne. Il leur prépara un asyle dans le *Museum,*
» dont le projet était d'un homme éclairé, et la
» fondation digne d'un grand prince. C'était un
» superbe bâtiment, composé de galeries, de grandes
» salles pour *conférer* des matières de littérature
» et de sciences. Les savants y étaient logés et
» entretenus. »

Champollion-Figeac confirme ce qu'avance Bailly, seulement il dit que le Museum faisait partie du palais du roi. Il ajoute : « Il l'avait comme consacré
» aux Muses, en lui donnant le nom de *Musæum* qui
» est venu jusqu'à nous. » (1)

II.

LECTURES PUBLIQUES CHEZ LES ROMAINS.

Bientôt le soleil d'Athènes pâlit ; la guerre, l'asservissement de la république sous les rois de Macédoine, et peu après sous la domination romaine, calment l'essor poétique du peuple inspiré par les dieux du Parnasse ; ce n'est point que la philosophie et l'éloquence fussent bannies de la ville, mais elles étaient sans force, le génie de la liberté ne les animait plus.

(1) *Egypte ancienne,* par CHAMPOLLION-FIGEAC. Un vol. in-8°, pag. 4. — 1839.

Le mouvement intellectuel s'achemine alors vers Rome; les superbes, mais rudes vainqueurs de la terre, sentant le besoin d'adoucir leurs mœurs et de polir leur esprit, s'adressent à la Grèce; leurs orateurs, Cicéron à leur tête, leurs littérateurs et leurs poëtes vont à Athènes ou engagent les savants de cette ville à se rendre à Rome; Plutarque y arrive sous Domitien et il y donne des leçons de philosophie qui sont suivies avec empressement.

Ces communications, ces échanges de pensées, exercent une grande influence sur les habitudes des Romains, et bientôt le génie d'Athènes domine dans la capitale du monde. Sous son influence, les conférences littéraires s'introduisent et prennent une expansion qui finit par dégénérer en abus.

Les poëtes satiriques saisissent cette faiblesse de l'esprit pour plaisanter les orateurs qui se produisent en public; ils nous en font un portrait dont le type n'est pas complétement effacé. (1) Écoutons Perse donnant un conseil à un débutant :

> D'abord vous aurez sçu, lecteur harmonieux,
> Pour rendre votre ton plus pur, plus gracieux,
> D'un sirop pectoral adoucir votre organe. (2)

Un peu plus haut, l'auteur avait dit :

> Ainsi donc, étalant votre magnificence,
> Et paré comme au jour qu'on fête sa naissance,

(1) Perse. Satire I, traduction en vers français, par Raoul, page 7. In-8o. 1818.

(2) Sede leges celsa, liquido cum plasmate guttur
Mobile collueris, etc.

Bientôt on vous verra sous de riches habits,
Bien parfumé, les doigts éclatants de rubis,
D'un fauteuil élevé déclamer votre ouvrage
Et briguer en tremblant un futile suffrage.

Tacite, le sévère historien, n'encourage point non plus la jeunesse romaine à solliciter les applaudissements du public en faveur d'œuvres poétiques péniblement élaborées ; il en montre l'inanité comparée aux avantages et aux honneurs réservés à l'orateur, c'est-à-dire à l'avocat qui défend un client avec talent. A cette occasion, il fait un tableau, toujours vrai, des ennuis réservés au poëte qui veut se produire.

« Les vers naissent d'eux-mêmes, dit-il, sous la » plume de Bassus, et des vers assurément pleins de » charme et d'intérêt; toutefois, quel en est le des- » tin ? Lorsque durant une année entière il a travaillé » tous les jours et une grande partie des nuits à polir » et repolir un seul livre, il faut qu'il se mette à sol- » liciter et mendier des auditeurs qui veuillent bien » l'entendre. Encore ne lira-t-il pas sans qu'il lui en » coûte : il emprunte une maison, fait arranger une » salle, loue des banquettes, distribue des annonces. » Et sa lecture fût-elle couronnée du plus brillant » succès, cette gloire d'un jour, ainsi qu'une mois- » son coupée en herbe ou séchée dans sa fleur, ne » porte aucun fruit solide ni durable. Le poëte ne » gagne à ce triomphe ni un ami, ni un client, ni au- » cun droit aux souvenirs d'une âme reconnaissante, » mais des acclamations vagues, de stériles applau- » dissements, une joie qui s'envole. Nous avons loué

» naguère, comme un rare et admirable exemple, la
» générosité de Vespasien donnant à Bassus cinq cent
» mille sesterces. (1) Il est beau sans doute de mé-
» riter par son talent les grâces de l'empereur ; mais
» combien il est plus beau de pouvoir, dans le be-
» soin, recourir à soi-même, se rendre son génie
» propice, faire l'essai de sa propre munificence !
» Ajoutez que les poëtes, s'ils veulent produire une
» œuvre digne qu'on la regarde, doivent renoncer
» aux douceurs de l'amitié et aux agréments de
» Rome, se soustraire à tous les devoirs de la vie,
» et, comme ils le disent eux-mêmes, s'enfoncer
» dans le silence religieux des bois, c'est-à-dire se
» condamner à la solitude. » (2)

Tous les orateurs n'étaient pas de jeunes débutants venant solliciter timidement les suffrages du public ; parmi eux se trouvaient aussi des personnages importants, consulaires ou sénateurs, cultivant les lettres, les honorant, voulant, par leur exemple, en développer le goût et inspirer le respect qui leur est dû. A leur tête, il faut placer Pollion, ami de Virgile (3) et du poëte Horace (4), qui l'ont immortalisé dans leurs écrits ; ce fut lui, le premier dans Rome, qui établit une bibliothèque publique et qui

(1) 500000 sesterces, équivalaient, à cette époque, à 88466 francs.

(2) TACITE. *Dialogue sur les orateurs,* traduction de Burnouf, page 685. In-12. 1863.

(3) VIRGILE. Voir la 4e églogue.

(4) HORACE. Livre II, ode 1re.

n'hésita point à lire l'un de ses ouvrages devant de nombreux auditeurs.

Mais de tous les personnages consulaires qui s'efforcèrent de donner du relief aux *conférences* de l'époque, il faut signaler en première ligne Pline le Jeune : nous lui devons de connaître les détails intimes de ces réunions ; il les a photographiées, en quelque sorte, pour nous les transmettre. Laissons la parole au peintre :

« L'année, écrit Pline, a été fertile en poëtes : le
» mois d'avril n'a presque pas eu de jours où il ne se
» soit fait quelque lecture ; j'aime à voir que l'on
» cultive les lettres et qu'elles excitent cette noble
» émulation, malgré le peu d'empressement de nos
» Romains à venir entendre les productions nou-
» velles. La plupart, assis dans les places publiques,
» perdent à dire des bagatelles le temps qu'ils de-
» vraient consacrer à écouter ; ils envoient demander
» de temps en temps si le lecteur est entré, si sa
» Préface est expédiée, s'il est bien avancé dans sa
» lecture. Alors vous les voyez venir lentement, et
» comme à regret. Encore n'attendent-ils pas la fin
» pour s'en aller ; l'un se dérobe adroitement ; l'autre,
» moins honteux, sort sans façon et la tête levée. Il
» en était bien autrement du temps de nos pères ! On
» raconte qu'un jour l'empereur Claude, se prome-
» nant dans son palais, entendit un grand bruit ; il en
» demanda la cause : on lui dit que Nonianus lisait
» publiquement un de ses ouvrages. Ce prince quitte
» tout, et par sa présence vient surprendre agréable-
» ment l'assemblée. Aujourd'hui, l'homme le moins

» occupé, bien averti, prié, supplié, dédaigne de
» venir ; ou, s'il vient, ce n'est que pour se plaindre
» qu'il a perdu un jour, justement parce qu'il ne l'a
» pas perdu. Je vous l'avoue, cette nonchalance et ce
» dédain de la part des auditeurs, rehaussent beau-
» coup, dans mon idée, le courage des écrivains,
» qu'ils ne dégoûtent pas de l'étude. » (1)

Ce n'est pas tout encore; parmi les auditeurs se trouve le débiteur assistant à la lecture de son créancier et l'applaudissant en raison de son insolvabilité.

D'autres, semblables à des sourds-muets, restent immobiles ; ils n'entr'ouvrent pas la bouche, ne font point un mouvement des mains et ne se lèvent même pas pour se reposer de la fatigue d'être assis. Cette attitude impertinente fâche Pline, le témoin de cette scène et peintre de ce charmant tableau de genre, et il soulage sa colère dans le cœur d'un ami : « Que
» signifie, s'écrie-t-il, cette insultante gravité ? Êtes-
» vous plus habile que le lecteur ? C'est une raison
» pour ne pas être jaloux de lui, car être jaloux, c'est
» s'avouer moins capable. Ou vous lui êtes inférieur,
» ou supérieur, ou égal ; dans tous les cas, vous
» devez le louer : s'il vous est supérieur, parce que,
» lui refusant la louange, vous n'y pouvez prétendre
» pour vous-même ; s'il vous est inférieur ou égal,
» parce qu'il importe à votre réputation qu'on fasse
» le plus grand cas de celui que vous primez ou qui

(1) Pline le Jeune à Sosius Senecion. Livre I, lettre XIII. Édition Panckoucke.

» va de pair avec vous. Pour moi, ajoute-t-il, j'honore,
» j'admire toujours ceux qui tentent quelque chose
» dans les lettres, ce sont des travaux si difficiles, si
» pénibles, si remplis de déceptions ! »

En prenant si chaudement la défense des lectures publiques, Pline était personnellement désintéressé; sa haute position, son talent, sa fortune, lui faisaient des amis nombreux ; aussi courait-on en foule à ses *conférences*. Son auditoire, malgré un temps affreux, n'hésitait point à venir écouter, pendant trois jours de suite, la lecture du fameux panégyrique de Trajan. (1)

Pline avait aussi des femmes parmi ses auditeurs; dans le nombre se trouvait la sienne, la belle et savante Calpurnie. Pline en était charmé, et, dans son ravissement, il écrit à sa tante Hispulla la lettre suivante : (2)

« Je connais votre cœur : je sais que vous aimiez
» votre excellent frère autant qu'il vous aimait lui-
» même; je sais que sa fille a trouvé en vous, non-
» seulement l'affection d'une tante, mais toute la
» tendresse du père qu'elle avait perdu. Vous appren-
» drez donc avec une extrême joie qu'elle est tou-
» jours digne de son père, digne de son aïeul, digne
» de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beaucoup de
» retenue ; elle m'aime, et c'est un gage de sa vertu.
» Elle a du goût pour les lettres, et ce goût lui a été
» inspiré par l'envie de me plaire. Elle a constamment

(1) Pline à Sévère. Livre III, lettre XVIII.
(2) Pline. Livre IV, lettre XVIV.

» mes ouvrages entre les mains; elle ne cesse de les
» lire; elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez
» vous imaginer son inquiétude avant que je plaide,
» sa joie après que j'ai plaidé. Elle charge toujours
» quelqu'un de venir lui apprendre quels applaudis-
» sements j'ai reçus, quel succès a eu la cause. S'il
» m'arrive de lire un ouvrage en public, elle sait se
» ménager une place où, derrière un rideau, (1) elle
» écoute avidement les louanges que l'on me donne.
» Instruite par l'amour seul, le plus habile de tous
» les maîtres, elle chante mes vers, en s'accompa-
» gnant avec sa lyre. J'ai donc raison de me promettre
» que le temps ne fera que cimenter de plus en plus
» notre union. »

La naïveté, la bienveillance, et même la vanité de Pline, se révèlent si librement dans cette lettre, que je n'ai point hésité à la donner presque entière; elle complète le tableau de ces mœurs antiques qui ne vont pas tarder à disparaître, et qu'effaceront l'ignorance et la barbarie.

Il y avait aussi, au temps de Pline, des improvisateurs merveilleux, qui, comme Pradel de nos jours, dissertaient en public sur les sujets qu'on leur présentait. Pline en exprime son étonnement et son admiration à son ami Nepos, auquel il adresse la lettre que voici: (2)

« Isée avait été précédé d'une brillante réputation,

(1) Eadem, si quando recito, in proximo, discreta velo, sedet, laudesque nostras avidissimis auribus excipit.

(2) Pline à Nepos. Livre II, lettre III, page 89.

» et l'on a trouvé sa réputation au-dessous de son
» mérite. Rien n'égale la facilité, la variété, la richesse
» de son élocution. Jamais il ne se prépare, et il
» parle toujours comme s'il était préparé. C'est la
» perfection du langage grec, ou plutôt de la langue
» attique. Ses exordes ont de la grâce, de la délica-
» tesse et de la douceur, quelquefois de la grandeur
» et de la majesté. Il demande plusieurs sujets de
» discussion, prie les auditeurs d'en choisir un, et
» souvent même de lui indiquer l'opinion qu'il doit
» soutenir. Il se lève, il se compose, il commence :
» tout se trouve presque à la fois sous sa main. Ses
» pensées sont profondes, et les mots semblent voler
» au-devant des pensées. Mais quels mots! les mieux
» choisis, les plus élégants. On sent à ses discours
» les moins étudiés qu'il a lu beaucoup et beaucoup
» composé. Il entre naturellement dans son sujet; il
» narre avec clarté; il argumente vivement; il réca-
» pitule avec force, et sème partout des fleurs avec
» un goût exquis. En un mot, il instruit, il plaît, il
» remue, sans qu'on puisse décider si c'est à remuer,
» à plaire ou à instruire qu'il excelle. »

Rome ne possédait pas le monopole exclusif des lectures publiques : longtemps avant Pline le Jeune, Eschine, (1) l'adversaire de Démosthènes, forcé de s'exiler d'Athènes, s'était retiré à Rhodes où il fonda une école de rhétorique. Un jour qu'il lisait la harangue que Démosthènes avait prononcée contre lui, les auditeurs applaudissaient avec enthousiasme. *Que*

(1) 387 ans avant J. C.

serait-ce donc, s'écria-t-il, *si vous eussiez entendu le monstre lui-même?* (1) aveu par lequel Eschine attestait que l'auteur du discours l'aurait encore infiniment mieux débité que lui.

Plus tard, au premier siècle après Jésus-Christ, Stace faisait les délices de Naples ; il remporta, aux fêtes lustrales de la ville, plusieurs couronnes poétiques. Lorsqu'on apprenait que Stace se décidait à parler en public, cette nouvelle se transformait en événement. Juvénal nous dit : « Stace a mis la joie » dans la ville, en fixant son jour : tant il sait captiver » les cœurs, tant il sait passionner tout son » peuple. »

Mais les meilleures choses traînent après elles des abus. Destinées d'abord à épurer le goût, à élever le cœur en inspirant l'amour des grandes et belles choses, les lectures publiques provoquent aussi la vanité en agitant ces esprits incomplets qui rêvent la gloire qu'ils n'atteindront jamais.

Déjà la foule d'auteurs médiocres jetaient le discrédit sur les lectures; les poëtes éminents n'en voulaient plus faire; Horace se révolte et nous dit carrément :

Non, jamais je ne lis mes écrits à personne,
A moins qu'on ne m'en prie ou qu'on ne me l'ordonne,
Et lorsque par hasard malgré moi j'y consens,
Ce n'est point en tout lieu et sans choisir mes gens.
D'autres, en pleine rue, au bain, sous les portiques,

(1) Pline. Livre II, lettre III, page 93.

Viendront vous débiter leurs chefs-d'œuvre emphatiques,
Etc. (1)

En effet, parmi les orateurs et les poëtes incompris, se trouvait un grand nombre de pauvres diables qui, n'ayant pas le moyen de louer une salle et des banquettes, étaient réduits à faire leur lecture en plein air, sous les portiques du forum de César, ou même sur le grand forum, appelant quelques connaissances et même s'adressant aux passants. C'était pitié de les voir lire leurs discours ou leurs vers en plein soleil d'été, s'épuisant pour appeler sur eux un instant d'attention. Ce spectacle émeut Juvénal et, attristé, il s'enfuit par la porte Capène pour ne plus voir ces malheureux poëtes brûlés par le soleil du mois d'août.....

......Et Augusto recitantes mense poetas. (2)

Désormais, les lectures publiques s'éloignent, elles se traînent encore pendant deux siècles, sans éclat et sans influence ; mais les ténèbres grandissent, elles envahissent définitivement l'Europe ; les guerres civiles, l'invasion des barbares détruisent les monuments de Rome et l'ancienne civilisation de la Grèce; la force seule domine. Les arts, les lettres sont délaissés, dédaignés, les œuvres de l'esprit sont tenues pour mauvaises et dangereuses.

(1) Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus.
Non ubivis, coramve quibuslibet.......
HORACE. Livre I, satire IV, traduction en vers français par Raoul. Tournay. 1818. In-8°.

(2) JUVÉNAL. Satire III.

Un seul sentiment survit, fort heureusement, à tous les désastres; c'est le sentiment religieux; il ramènera un jour, après de longs efforts de piété et de dévouement, les cœurs endurcis des puissants de la terre à des dispositions justes et humanitaires; c'est aux travaux silencieux du cloître qu'est dû cet heureux changement; on leur doit aussi le réveil de l'esprit humain provoqué par les discussions théologiques.

III.

MOUVEMENT INTELLECTUEL ET PHILOSOPHIQUE DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.

Après dix siècles de silence, pendant lesquels s'était opérée la rénovation des croyances, un homme, un génie audacieux apparaît; c'est Abailard : renonçant à la gloire militaire, il se livre tout entier à la science de la dialectique. En véritable chevalier errant de la philosophie, il parcourt les provinces, cherchant à la fois des maîtres et des adversaires.

Abailard n'avait guère que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, vers 1100; il alla entendre Guillaume de Champeaux, archidiacre, surnommé la *colonne des docteurs*, chef de l'Ecole épiscopale de Paris, la plus fréquentée, la plus célèbre, et que remplace l'Université d'aujourd'hui.

Abailard ne tarda point à devenir le rival de son maître. En 1102, il fonde une école à Melun, qu'il

transporte bientôt à Corbeil, afin, disait-il, d'être plus à portée de donner l'assaut à la citadelle de l'Ecole de Notre-Dame de Paris. Après de longues luttes, Abailard finit par triompher, et il devint, en 1113, le chef philosophique de la capitale de la France.

La réputation d'Abailard s'étendait au loin, partout on parlait de lui; des lieux les plus éloignés, de la Bretagne, de l'Angleterre et de la Germanie, on accourait pour l'entendre; Rome même lui envoyait des auditeurs : il en attira un si grand nombre à Paris, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir. L'affluence des étudiants fut si considérable, que plusieurs auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Ses dissertations publiques avaient lieu partout, dans les rues et sur les places; les habitants des maisons descendaient et couraient pour l'entendre; jamais réveil de l'esprit humain ne fut si prompt, si large, si puissant; aussi, malgré des efforts inouïs en sens contraire, ne put-on jamais l'arrêter définitivement dans sa marche progressive.

Les succès d'Abailard éveillèrent violemment la jalousie des autres maîtres, et ils parvinrent, en 1121, à le faire condamner par le concile de Soissons; il passa quelques jours en prison, et, redevenu libre, il s'éloigna de Paris.

Abailard se réfugia dans les Etats du comte de Champagne; là, dans un lieu désert, près de Nogent-sur-Seine, il se construisit un oratoire de chaume et de roseaux, auquel il donna le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire *consolateur*. Sa retraite fut

bientôt découverte, et de toute part les auditeurs, les admirateurs de sa parole accoururent. Des tentes se dressèrent autour de lui; des murs de terre couverts de mousse s'élevèrent pour abriter de nombreux disciples, qui couchaient sur l'herbe, et se nourrissaient de mets agrestes et de pain grossier.

On n'avait jamais vu pareil enthousiasme et semblable dévouement!

Comment les savants de notre époque ont-ils jugé Abailard? Voici le sentiment de notre philosophe Cousin : « Héros de roman dans l'Eglise, dit-il, bel esprit » dans un temps barbare, chef d'école et presque mar- » tyr d'une opinion, tout concourt à faire d'Abailard » un personnage extraordinaire. Mais de tous ses » titres, celui qui se rapporte à notre objet et qui lui » donne une place à part dans l'histoire de l'esprit » humain, c'est l'invention d'un nouveau système » philosophique et l'application de ce système, et en » général de la philosophie, à la théologie.

» L'introduction de la dialectique dans la théologie » pouvait seule amener cet esprit de controverse qui » est le vice et l'honneur de la scolastique. Abailard » est le principal auteur de cette introduction ; il est » donc le principal fondateur de la philosophie du » moyen âge; de sorte que la France a donné à la » fois à l'Europe la scolastique du douzième siècle » par Abailard, et au commencement du dix-septième » dans Descartes, le destructeur de cette même sco- » lastique et le père de la philosophie moderne. » (1)

(1) Cousin. *Introduction aux œuvres inédites d'Abailard.*

Le mouvement philosophique excité par Abailard, fut énergiquement réprimé par les théologiens; des peines sévères furent prononcées contre les audacieux qui osaient s'écarter de l'orthodoxie religieuse; le savant et malheureux Roger Bacon passa la plus grande partie de sa longue existence dans les cachots pour avoir fait des découvertes qui l'élevaient au-dessus de ses confrères, moines ignorants et jaloux; aussi l'obscurité la plus profonde se fit-elle de nouveau. Ce ne fut que vers le milieu du dix-septième siècle que les lettres reprirent faveur. C'est dans le célèbre hôtel de Rambouillet que se réunissaient les beaux esprits de l'époque : on y remarquait, parmi les grands seigneurs, le cardinal de Richelieu, Condé, Montausier, etc.; parmi les auteurs, on distinguait Racan, Voiture, Ménage, Chapelain, etc.; les dames y étaient en grand nombre : c'étaient la duchesse de Longueville, la marquise de Rambouillet, MM[mes] de Sévigné, Deshoulières, etc.

Dans ces réunions on discutait littérature, théâtre, poésie ; mais la saine critique et le bon goût ne dictaient pas toujours les décisions de l'illustre aréopage : c'étaient plaisirs de grands seigneurs auxquels le peuple restait tout à fait étranger. A force de vouloir épurer la langue française, on tomba dans l'afféterie; les femmes n'employaient entre elles qu'un langage de convention ; chacune des personnes de la société recevait un nom emprunté à la Grèce ou tiré des romans à la mode. Molière, en traduisant ces personnages sur la scène dans, ses *Précieuses ridicules,* brisa le prestige et porta un coup mortel à cette

académie inspirée et constamment dirigée par la vanité.

Si on excepte, maintenant, les lectures que Racine faisait quelquefois aux jeunes demoiselles de Saint-Cyr, mises sous la tutelle de M[me] de Maintenon, on ne trouve plus trace de la vie publique littéraire ; toutes les intelligences se courbent sous le despotisme de Louis XIV ; le théâtre seul obtient, par faveur exceptionnelle, la permission de parler au peuple, et Richelieu voulant simuler de l'amour pour les lettres, fonde, en 1635, notre illustre Académie française.

Par un singulier hasard, c'est sous Louis XIV que nous voyons pour la première fois le mot *conférence* interprété dans le sens que nous lui donnons souvent aujourd'hui ; il fut employé par Massillon pour désigner les discours qu'il prononçait devant le clergé de son diocèse, et auxquels il donna le nom de *Conférences sur les devoirs ecclésiastiques.*

La même expression fut adoptée par l'abbé Frayssinous, lorsqu'il reprit, au mois d'octobre 1814, ses *conférences* à l'église Saint-Sulpice : le peuple s'y portait en foule et l'orateur abordait, sans suite et presque au hasard, tous les sujets qui lui offraient l'occasion de combattre les effets et les conséquences de la Révolution française.

Entre Massillon et Frayssinous, un grand mouvement social et politique s'était accompli ; les esprits s'étaient affranchis du despotisme et avaient recouvré la liberté de la parole. Des hommes éminents avaient compris que, pour donner au peuple la dignité et la

véritable puissance, il fallait l'instruire, et aussitôt ils organisèrent des leçons publiques. Mais il ne s'agissait plus alors de se prélasser en épanouissements lyriques ; on avait fait assez longtemps de la poésie et de la littérature ; il fallait un aliment plus solide pour préparer les hommes aux luttes qu'ils devaient bientôt soutenir : c'était à la *science* que revenait la parole; elle était la dernière venue dans le monde de l'intelligence, mais elle devait en être bientôt la principale force.

On ignorait encore, il y a cent ans, ce qu'étaient l'air, l'eau et presque tous les corps qui nous entourent; un enseignement sévère et savant était donc impossible; enfin les découvertes les plus importantes surgissent, les esprits s'émeuvent et les lectures publiques recommencent à la fin du dix-huitième siècle. En 1785, Pilâtre des Roziers, le célèbre et malheureux aéronaute, fonde au Palais-Royal, sous le nom de *Musée,* un athénée qu'on appela ensuite le *Lycée de Paris* et le Lycée républicain; Fourcroy, Chaptal, Monge, Lemercier, Ginguené y firent des cours publics.

En 1792 s'ouvre, dans le cirque du Palais-Royal, sous le nom de Lycée des arts, un nouvel *Athénée,* où viennent enseigner Lavoisier, Lalande, Vicq d'Azir, Condorcet, Parmentier, Berthollet, Millin, Daubenton, Vauquelin, Lesueur, Sicard, Dalayrac, etc.

Marmontel et Garat étaient chargés des cours d'histoire, La Harpe de celui de la littérature; ces leçons étaient suivies par l'élite de la société; les femmes y

allaient avec empressement, et les critiques les plus renommés de l'époque rendaient compte dans les journaux de chacune des séances de l'Athénée. On a avancé (1) que le premier établissement d'instruction supérieure libre a été fondé, en 1786, sous les auspices de *Monsieur* (depuis Louis XVIII); mais il est peu probable que ce prince grand seigneur ait songé à favoriser l'instruction du peuple et à préparer son affranchissement.

La ville de Metz avait précédé le mouvement intellectuel qui venait de se produire à Paris. Voici la marche des événements.

Le 22 avril 1755 il se forma à Metz une *Société d'études* qui se réunissait d'abord chaque semaine, dans la bibliothèque de M. de Lançon, et qui, sous l'inspiration de Dupré de Geneste, son secrétaire, se donna des statuts et décida que désormais elle tiendrait ses séances dans la maison des chanoines au fort Moselle. Cette société commença par organiser des cours publics sur la physique et sur la chimie; ils avaient lieu chaque semaine, le mercredi pour la physique, le vendredi pour la chimie.

Ce fut le chanoine de Saintignon qui fit le cours de physique, et Peyvieux, apothicaire de l'hôpital militaire, celui de chimie.

Après trois années de succès, la *Société des études* décida le 19 novembre 1758 que chacun des membres serait tenu de faire un cours sur la matière qui

(1) *Revue des cours littéraires*, 1er volume, page 216, année 1863-64.

conviendrait à son aptitude ou qui ferait l'objet spécial de ses travaux.

Cinq membres s'inscrivirent pour la *physique*, cinq pour la *chimie*, un pour la *botanique*, un pour la *mécanique*, un pour *l'éloquence*, un pour la *poésie*, deux pour la *philosophie*, deux pour *l'agriculture*, quatre pour *l'histoire*, un pour la *médecine*, deux pour les *médailles*.

Cette énumération nous montre que la variété et la nature des matières professées, rentreraient aujourd'hui dans le cercle de nos conférences, et constitueraient un enseignement large et presque complet.

Grâce à la protection du maréchal de Belle-Isle, alors gouverneur de la ville, la *Société des études* fut élevée au rang de *Société royale des sciences et des arts*, au mois de juillet 1760. Elle voulut justifier l'honneur qui lui était fait en continuant les cours qu'elle avait inaugurés cinq ans auparavant; elle en augmenta même le nombre, car nous voyons qu'un cours d'anatomie fut fait par un religieux, et plus tard par le médecin Read, professeur.

Après quelques années de durée, ces cours cessèrent; mais le cours de chimie fut repris en 1778, par Michel du Tennetar, sur la proposition qu'il en fit à la Société royale des sciences et des arts. Ce savant distingué s'exprime ainsi, dans un passage de son rapport: *un grand moyen de faire accueillir cette instruction, c'est de la proposer gratuitement;* il ajoute:
» elle exige cependant des frais assés considérables et
» il ne paroit pas juste que celui qui offre son tems et

» ses soins sacrifie encore de l'argent à cet objet
» d'enseignement public; c'est au corps qui réunit
» les hommes instruits de la province à employer
» une partie de ses revenus à favoriser l'étude des
» sciences. » Michel du Tennetar se borna à demander 300 livres chaque année pour se charger du cours. Sa proposition fut agréée, et il fit sa première leçon le jeudi 26 novembre 1778, à trois heures de l'après-midi, sous les auspices de la Société royale des sciences et des arts, et dans la salle de ses exercices. (1)

Tels sont les premiers essais de l'œuvre que nous avons reprise de nos jours.

Entre ces deux époques, une révolution sociale s'était opérée, l'empire avait été renversé et les princes de l'ancienne dynastie étaient remontés sur

(1) L'Académie impériale de Metz, continuatrice de l'ancienne Société royale, possède dans ses archives plusieurs documents intéressants qui se rattachent au sujet que nous exposons. Parmi eux se trouvent deux affiches pour annoncer l'ouverture du cours de chimie, l'une porte la date du 26 novembre 1778, l'autre celle du 6 juin 1780. Voici la copie textuelle de cette dernière.

En tête se trouvent les armes du maréchal, surmontées d'une banderole flottante sur laquelle est inscrite : *Société royale des sciences et des arts de Metz.*

Le corps de l'affiche, qui n'a que 16 centimètres de largeur sur 21 de hauteur, porte :

« LEÇONS PUBLIQUES ET GRATUITES DE CHYMIE.

» M. Michel du Tennetar, Conseiller et médecin ordinaire du Roi, Professeur de la faculté de médecine en l'Université de

le trône. Les idées de progrès n'étaient point en faveur; le pouvoir redoutait surtout le développement intellectuel des classes ouvrières. « Le budget » de l'instruction primaire, sous Charles X, ne dé» passait pas, dit M. Perdonnet, 100000 francs par » an. Il était inférieur à celui de la ménagerie du » Jardin des Plantes! Aujourd'hui il est quarante» huit fois aussi élevé, et, selon moi, il est encore » loin d'être suffisant. » (1)

IV.

DES COURS INDUSTRIELS ET DES CONFÉRENCES.

Malgré la pression exercée par les partisans fanatiques de l'autorité, quelques penseurs courageux luttaient contre le courant et osaient proclamer que

Nancy, de la Société royale de médecine de Paris, des Académies de Metz, Nancy, Liége, etc., commencera mardi prochain 6 juin 1780, à trois heures de l'après-midi, sous les auspices de la Société royale des sciences et des arts, et dans la salle de ses exercices, un cours de chymie, dans lequel il exposera les principes de cette science, la Théorie des opérations, l'Analyse des corps qui y seront soumis, leurs propriétés chymiques et l'application de ces propriétés aux besoins et à l'utilité de l'homme dans la physique, la médecine et les arts.

» Les opérations seront préparées par M. Becœur, maître en pharmacie en cette ville. »

(1) *De l'utilité de l'instruction pour le peuple,* par A. Perdonnet. In-12, page 10. Paris, 1867.

la science est la sauvegarde de la dignité de l'homme, le guide le plus sûr pour le perfectionnement de l'industrie et des arts.

C'est en province que commença le mouvement de réaction; il débuta, dès l'année 1820, au sein de la *Société académique* de Metz, aujourd'hui Académie impériale. Dans une des séances, le professeur Bergery exposa *quelques considérations sur l'économie politique des grandes villes*, afin de démontrer l'utilité de certains cours technologiques, et l'heureuse influence morale qu'ils exerceraient sur les ouvriers. Ce premier appel ne fut point accueilli. Bergery n'hésita pas, en 1822, à revenir sur la même pensée, alors qu'il parlait, en séance publique, comme président de la Société académique.

L'idée de faire des cours de sciences à de simples ouvriers paraissait alors chose si étrange que, malgré l'autorité des paroles de son président, la Société académique hésita, pendant trois ans encore, avant de prendre l'initiative d'une œuvre qui devait être un de ses principaux titres de gloire. Enfin, en 1825, sur l'offre de MM. Poncelet, Bergery, Bardin et Woisard, de faire des cours gratuits de sciences aux ouvriers messins, la Société académique accepta la proposition. (1)

(1) L'instruction donnée aux classes ouvrières devait naturellement provoquer des aspirations nouvelles; dès que ce mouvement des esprits se produisit, quelques personnes s'en effrayèrent, elles le manifestèrent par le fait suivant :

M. Émile Bouchotte, alors vice-président de l'Académie

Le maire de Metz, M. de Turmel, sanctionna cette décision; il fit plus, il voulut concourir à la réalisation de l'entreprise en offrant un local convenable pour l'installation des cours.

Bergery osa, le premier, tenter l'épreuve, et le 5 novembre de l'année 1825, il commença, en présence de quatre cents auditeurs, un cours de géométrie appliquée à l'industrie.

Ce remarquable succès alla grandissant chaque année : de 1827 à 1828, six cours différents furent professés; les résultats heureux étaient si éclatants que M. le préfet de la Moselle, alors vicomte de Suleau, les signala au roi Charles X, pendant son séjour à Metz, à la fin du mois d'août 1828. Le Roi, sur la proposition qui lui en fut faite, éleva la *Société académique* au rang d'*Académie royale,* et nomma chevalier de la Légion d'honneur le président,

royale de Metz, fut délégué par cette honorable compagnie pour présider la séance d'ouverture des cours industriels; il y prononça, le 28 octobre 1828, un discours dans lequel il exprimait de nobles pensées, encourageant les ouvriers, par de sages conseils et des exemples heureusement choisis, à se livrer à l'étude afin d'améliorer leur position et de devenir des citoyens utiles et honorables.

Ce discours, prononcé par un homme de cœur et d'intelligence qui devançait son époque, fut jugé révolutionnaire; l'Académie, désavouant son délégué, n'inséra pas son allocution dans ses Mémoires, et l'imprimeur de cette compagnie lui refusa ses presses. Pour parvenir à publier son travail, M. Bouchotte dut s'adresser à un typographe libre de toute influence.

M. Bardin, alors gravement malade par suite des fatigues de l'enseignement.

Ces cours industriels, faits sous le patronage de l'Académie royale, durèrent dix ans ; ils ne cessèrent, en 1835, que pour être remplacés par l'institution des écoles municipales, créées par la loi sur l'instruction publique du 28 juin 1833.

Pendant ces dix années, les professeurs des cours industriels, dont le nombre s'était accru très-notablement, ont fait 97 cours, 2274 leçons, et ils ont eu 13 535 auditeurs. (1)

L'exemple donné par la ville de Metz fut suivi par plusieurs cités importantes, et, avant toutes, par Paris. En 1830, M. Perdonnet, s'entourant d'anciens élèves de l'École polytechnique, fonda la grande et utile *Association polytechnique, à laquelle,* dit-il, *les cours industriels de Metz ont servi de modèle*. (2) Au début, huit cours semblaient satisfaire aux besoins de la population parisienne ; aujourd'hui la même institution en fait plus de deux cents dans dix-huit

(1) Consulter, pour plus amples développements, la notice par M. Lasaulce, l'un des plus anciens professeurs, publiée dans l'*Annuaire de la Moselle administrative,* année 1859.

Il est regrettable que les services importants, et toujours gratuits, rendus à la population par les professeurs, n'aient point été reconnus par quelque distinction honorifique. En effet, leurs noms ne se trouvent pas même inscrits dans l'une des salles des écoles municipales, héritières des cours industriels.

(2) Paroles de M. Perdonnet. *De l'utilité de l'instruction pour le peuple,* page 11.

quartiers différents de Paris, et d'autres encore dans la banlieue.

Une autre institution, l'*Association philotechnique*, société issue de l'*Association polytechnique*, fait encore plus de cent cours; enfin, la ville de Paris a fondé un grand nombre de cours dans les bâtiments de ses écoles; ils sont également suivis par une foule d'auditeurs avides d'instruction.

Ce mouvement intellectuel s'est propagé en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. « A Berlin, » dit M. Perdonnet, (1) il existe plusieurs sociétés » d'ouvriers qui se sont réunis pour s'instruire au » moyen de cours, de conférences, de bibliothèques. » La plus grande de toutes compte jusqu'à 3000 » membres, et elle est très-riche. Elle possède un » magnifique local avec une très-belle bibliothèque, » et le tout est le fruit de l'épargne. »

Les cours industriels, dont l'utilité et les services étaient hautement appréciés, n'avaient pas d'autre but que l'instruction de la classe ouvrière; le succès une fois obtenu, on se demanda s'il ne serait pas nécessaire de propager le mouvement intellectuel à un milieu social plus favorisé par la fortune. Cette pensée prit encore naissance à Metz; elle fut développée avec talent et mise à exécution par M. Gandar, professeur au lycée de Metz, et aujourd'hui professeur d'éloquence à la Sorbonne.

Cette Société, fondée en 1850, reçut le nom de *Société de l'union des arts;* on y faisait des

(1) Perdonnet. *Idem,* page 55.

lectures ou des dissertations sur la littérature, la peinture et les beaux-arts en général; c'étaient de véritables conférences sur des sujets variés, auxquelles assistaient les femmes les plus distinguées. Les séances étaient tenues dans le grand salon de l'hôtel de ville, elles n'avaient point de périodicité fixée, tout le monde pouvait y être admis, moyennant une faible rétribution destinée à couvrir les frais généraux.

Pour accroître la publicité de ses travaux, la Société décida qu'elle ferait paraître une *Revue littéraire et artistique :* le premier numéro de ce recueil fut imprimé en janvier 1851. (1) Le succès de ces conférences était complet et tout leur présageait la plus heureuse influence sur l'esprit public, lorsque M. Gandar, dont le mérite s'était révélé hautement, fut appelé à Paris par le ministre de l'instruction publique. Ce départ regrettable mit fin, malheureusement, aux conférences et à la publication de la *Revue*.

Après huit années de calme, un mouvement nouveau s'opère dans les esprits ; ce n'est plus à la classe ouvrière ni aux privilégiés de la société qu'on veut s'adresser, mais bien à l'ensemble des citoyens, quels que soient leur position et leur degré d'instruction; cette pensée semble avoir été inspirée par les expositions universelles de Paris et de Londres. Plusieurs

(1) Ce recueil a pour titre : *Revue littéraire et artistique fondée sous les auspices de la Société de l'Union des arts*. 2 volumes grand in-8°. 1851 et 1852. Imprimerie Blanc.

villes de France, stimulées par cette grande innovation, eurent aussi le désir de faire une exposition universelle. La ville de Metz, centre d'un département où existent de grands établissements industriels, surtout métallurgiques, partagea cet avis ; son projet fut accueilli et bientôt suivi d'une exécution large et splendide.

Presqu'au même moment la ville de Besançon avait organisé une exposition universelle. La commission générale de l'exposition de Metz crut utile de prier MM. Bouchotte fils et Vignotti, capitaine d'artillerie, d'aller à Besançon pour y recueillir des renseignements utiles à l'exposition de Metz. A leur retour, ces Messieurs, en rendant compte de leur mission, émirent le vœu qu'une chaire de technologie fût instituée temporairement et confiée à un professeur distingué, pour que les visiteurs pussent apprécier le mérite des objets soumis à leur jugement.

Cette pensée, excellente en elle-même, ne fut pas acceptée parce qu'elle aboutissait à un cours long, difficile, et que la mobilité des auditeurs aurait rendu peu profitable ; elle fut remplacée par une innovation qui obtint un immense succès.

Le savant M. Perdonnet, fondateur de l'Association polytechnique, écrivit à M. le Maire, le 12 juillet 1861, une lettre pour lui offrir de venir à Metz répéter les deux conférences qu'il avait faites à Paris, sur l'histoire des chemins de fer ; il n'imposait qu'une seule condition, c'est que ces conférences fussent *publiques et gratuites*, comme elles l'avaient été dans

la capitale. Cette proposition fut accueillie avec reconnaissance, et les deux conférences de M. Perdonnet eurent lieu le 24 et le 26 juillet 1861.

Tel fut le début, à Metz, des conférences publiques et gratuites. Les conférences de M. Perdonnet furent immédiatement suivies d'autres réunions du même genre, dans lesquelles on entendit M. Maurice Meyer, sur l'*usage du français chez les classes ouvrières;* M. Barral, sur l'*agriculture;* M. Aderer, sur le *rôle de quelques femmes dans les comédies de Molière;* M. Terquem fils, sur l'*électricité;* M. Crova, sur la *télégraphie électrique;* M. Nicklès, sur la *flamme*, et M. Pistor, sur les *colonies agricoles et pénitentiaires.*

Ces détails, donnés minutieusement peut-être, ont pour but de fixer rigoureusement la date de l'institution des conférences *publiques et gratuites* en France; il est vrai que M. Perdonnet revendique cet honneur pour l'*Association polytechnique* qui, assure-t-il, ouvrit en 1860 les premières conférences à Paris. (1) Personne ne mettra en doute l'assertion de M. Perdonnet ; mais il faut reconnaître que l'effet produit par cette institution nouvelle n'eut pas grand retentissement, car les journaux ne s'en occupèrent point. Il en fut tout autrement des conférences de Metz : la presse locale et celle de Paris les signalèrent, avec grand éloge, à l'attention des autorités et des hommes savants.

(1) PERDONNET. *De l'utilité de l'instruction pour le peuple*, page 13.

Ces conférences cessèrent avec l'exposition qui les avait fait naître ; elles n'auraient pas eu , sans doute, d'effet utile si elles n'eussent été reprises et placées dans des conditions de durée. Voici ce que dit à ce sujet M. Prost, membre de l'Académie de Metz et auteur d'un livre savant, couronné par l'Académie française (Institut). Après avoir signalé l'accueil sympathique fait aux conférences par la population, il ajoute : « Cet empressement montrait » qu'on pouvait s'avancer avec confiance dans la » voie où l'on venait d'entrer. L'Académie impériale » de Metz n'hésita pas à s'y engager. Elle comptait » déjà parmi ses titres d'honneur l'institution des » cours industriels, d'où sont sorties nos excellentes « écoles municipales. Il lui appartenait de prendre » l'initiative pour la création nouvelle dont l'oppor- » tunité se manifestait si clairement. Le 27 mars 1862, » elle était saisie d'une proposition formelle à cet » effet par un de ses membres, M. le docteur Scou- » tetten, qui avait pris une part notable à l'organisa- » tion de l'exposition de 1861, et qui précédemment » avait déjà fait lui-même à Metz des conférences » publiques sur divers sujets de physiologie. Une » commission fut chargée par l'Académie d'étu- » dier la question et d'en préparer la solution.

» On décida que les conférences seraient à la fois » consacrées à la philosophie, à la physique, aux » lettres et à l'histoire. L'Administration municipale » mit à la disposition de l'Académie les salons de » l'hôtel de ville, et le Conseil vota libéralement les » fonds nécessaires à la réalisation du projet. Les

» autorisations furent, en leur temps, obtenues de
» M. le Préfet et de M. le Recteur. La marche de
» l'entreprise se trouvait dans cette dernière phase,
» grandement facilitée par suite des récentes ins-
» tructions ministérielles qui recommandaient l'or-
» ganisation des conférences, réclamées de toutes
» parts, à Paris aussi bien que dans les provinces.
» M. le Ministre de l'Instruction publique accorda
» même, pour cet objet, à l'Académie impériale
» de Metz, une subvention spécialement destinée
» à l'acquisition de divers instruments de phy-
» sique. » (1)

Enfin, au mois de décembre 1863, les conférences publiques, désormais placées sous le patronage de l'Académie impériale, furent inaugurées à Metz et, depuis, continuées sans interruption.

Ce ne fut qu'au commencement de 1864 que s'ouvrirent, à Paris, les conférences littéraires de la rue de la Paix; elles eurent un grand retentissement: des hommes du plus haut mérite s'y firent entendre; elles furent presque immédiatement suivies de conférences publiques et gratuites réservées aux dames, et faites, au commencement de février 1864, au Cercle des Sociétés savantes, quai Malaquais.

A ces conférences vinrent s'adjoindre celles de la salle Valentino, où Mme George Sand fut autorisée, par le Ministre de l'instruction publique, en date du 15 décembre 1865, à se faire entendre sur un sujet

(1) Aug. Prost. *Études sur l'histoire de Metz.* 1 volume in-8°. 1865. (Voir la préface.)

littéraire, et Mme Sudre, à présenter l'*exposition de la langue acoustique universelle.*

L'impulsion était donnée, partout on voulut ouvrir des conférences. On en établit, à Paris, dans la salle du Grand-Orient, où se fit remarquer M. Ch. Sauvestre; puis dans la rue Cadet, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, au collége de France, etc. Tout récemment, au mois de décembre 1866, un riche banquier de Paris, M. Bichofsheim, a fait construire à ses frais, dans la rue Scribe, un palais qui a coûté plus d'un million; au centre se trouve une salle élégamment ornée, disposée en forme de théâtre pouvant contenir plus de quinze cents personnes; cette salle, livrée et entretenue gratuitement par le propriétaire, a reçu le nom d'Athénée, elle est spécialement destinée aux conférences. Les savants les plus distingués, les orateurs les plus brillants s'y sont fait entendre; plusieurs dames n'ont pas hésité à aborder la tribune, notamment MMmes Ernst, Omer de Hell, et Mme Esther Sezzi, dont le talent et l'esprit viennent d'être appréciés et applaudis à Nancy et à Metz, où elle a fait des conférences publiques, au mois de février 1867.

Mais les conférences les plus savantes, littéraires et scientifiques, ont été faites à la Sorbonne; là, les ressources toujours prêtes d'un riche laboratoire et d'un magnifique cabinet de physique ont permis aux orateurs d'étonner et quelquefois d'émerveiller le public. Le gouvernement, secondant les efforts des professeurs, accorde libéralement les moyens de faire les plusremarquables expériences de la science

moderne ; on cite telle leçon importante qui a occasionné une dépense de 5 000 francs. (1)

Si nous descendons des hauteurs de la science à l'examen de ce qui se passe dans des régions plus modestes, nous arrivons aux *conférences populaires faites à l'Asile impérial de Vincennes,* sous le patronage de S. M. l'Impératrice.

Par décret impérial, en date du 8 mars 1855, il fut arrêté que deux asiles seraient établis sur les domaines de la couronne, l'un pour les femmes, au Vesinet, l'autre, à Vincennes, pour les ouvriers convalescents ou mutilés sortant des hôpitaux de Paris.

Un autre décret, du 8 août 1855, plaça tous les établissements généraux de bienfaisance, dont les asiles font partie, sous le haut patronage de l'Impératrice.

Depuis son installation, l'Asile de Vincennes a reçu près de soixante mille convalescents ; c'est une moyenne de dix mille par année, représentant à peu près le quart des hommes malades traités dans les hôpitaux de Paris. (2)

A peine l'Impératrice était-elle investie du patronage de l'Asile des convalescents, qu'elle se demanda s'il ne serait pas possible d'utiliser leur séjour dans l'établissement en réveillant en eux le désir de l'ins-

(1) Voir la *Presse scientifique et industrielle des Deux-Mondes.* Février 1867. N° 7, page 181.

(2) *Aperçu historique sur l'Asile impérial de Vincennes et les conférences,* par Reboul-Deneyrol. In-12. Paris. 1867.

truction, en les appelant, pendant quelques heures de la semaine, à rompre, par un travail intelligent et facile, avec l'oisiveté à laquelle la plupart d'entre eux étaient condamnés par leur état de santé ?

L'action suivit de près la pensée. Le ministre de l'intérieur chargea M. de Bosredon, secrétaire général de son ministère, de s'occuper sans retard de l'établissement des conférences ; il fut aidé dans l'accomplissement de cette mission par MM. Reboul-Deneyrol, directeur de l'Asile impérial, Perdonnet, directeur de l'Ecole impériale centrale des arts et manufactures, et Marguerin, directeur de l'école Turgot. Il fut décidé qu'il y aurait trois conférences par semaine.

Les débuts furent très-satisfaisants : l'Institut, le Collége de France, la Sorbonne, les lycées, les écoles professionnelles, le barreau, les institutions privées fournirent des professeurs savants, au nombre de cinquante-trois, dont sept appartiennent à l'Institut. (1)

La séance d'inauguration fut ouverte, le 30 mai 1866, par un discours de M. de Bosredon, conseiller d'Etat, et suivi immédiatement d'une conférence de Monseigneur Darboy, archevêque de Paris. Cet auguste prélat s'est élevé à une grande hauteur de pensées morales et je ne résiste pas au désir de reproduire un des passages de sa dissertation : « J'ai » parlé de la culture de l'esprit, dit Monseigneur

(1) Voici les noms de ces derniers : MM. Daubrée, Delaunay, Egger, Janet, Payen, de Quatrefages et Wolowski.

6

» l'archevêque, mais il ne faut pas négliger la culture
» du cœur : loin de là ; à une science plus forte doit
» répondre une plus haute moralité. A mesure que les
» instruments de puissance se développent entre nos
» mains, notre responsabilité s'élève et grandit.

» Eh bien donc, qu'on donne au progrès matériel,
» si l'on veut, un branle encore plus puissant ; qu'on
» accélère la marche de ces chars de feu qui nous
» emportent d'un bout du monde à l'autre ; que la
» foudre désarmée se charge de nos ordres en mes-
» sager discret, et qu'elle revienne, en mourant à
» nos pieds, redire les échos qu'elle a éveillés à
» quatre ou cinq mille lieues d'ici, c'est bien, c'est
» beau ; mais que l'âme ait aussi son progrès moral,
» que l'homme se souvienne de ses devoirs et qu'il
» se gouverne encore mieux et plus qu'il ne gou-
» verne les éléments vaincus et disciplinés par son
» génie. »

Outre le but moral et scientifique des conférences de l'Asile de Vincennes, elles offrent encore un côté pratique et durable ; au lieu de laisser tomber dans l'oubli les enseignements de chaque professeur, ils sont soigneusement conservés et reproduits par l'impression ; ils constituent de petits livres charmants, livrés au prix fabuleux de vingt-cinq centimes, et spécialement destinés aux bibliothèques populaires.

Ces bibliothèques, fondées en 1835, par l'Association polytechnique de Paris, forment encore un des éléments ingénieux et utiles qui font arriver entre les mains des classes ouvrières des moyens d'instruction et de moralisation ; elles existent aujour-

d'hui sur beaucoup de points de la France, spécialement en Alsace où elles ont trouvé de chaleureux défenseurs et des propagateurs ardents.

Malgré quelques obstacles opposés au début des conférences, obstacles auxquels le ministre actuel de l'instruction publique a substitué des encouragements et la plus grande bienveillance, le nombre des cours publics gratuits et des conférences s'est considérablement accru ; le chiffre exact, en ce moment, n'est pas connu ; il est assurément très-élevé, puisqu'à la fin de l'année 1865 le ministre de l'instruction publique signalait 436 cours autorisés,

savoir : 136 pour Paris ;
300 pour les départements. (1)

Aujourd'hui ce nombre est certainement doublé ; partout on fait des conférences ; dès qu'une salle s'ouvre, des auditeurs la remplissent. Les petites villes, les bourgs ont voulu goûter ce plaisir intellectuel ; bientôt on en fera dans les villages, les instituteurs s'élèveront au rang des orateurs.

Nous ne pouvons omettre d'indiquer, comme l'un des grands centres d'irradiation des lumières, l'*Association scientifique de France,* fondée en 1864 par M. Le Verrier ; cette Société a pour but de contribuer aux perfectionnements et aux progrès de la météorologie, de la physique, des sciences naturelles et même de l'astronomie ; elle compte aujourd'hui plus de dix mille membres répandus sur le sol de la France. Un

(1) *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique*. Année 1865, 2e semestre, page 949.

article des statuts porte que, dans les villes où l'Association réunira quatre cents membres, le président, M. Le Verrier, s'y rendra pour y tenir une session générale. La ville de Metz est la première qui ait eu cet honneur : les 18, 19 et 20 avril 1866 des réunions remarquables, par l'importance et la variété des sujets traités, ont eu lieu dans les grands salons de l'hôtel de ville ; les citoyens s'y pressaient en foule, et à leur tête étaient placés le général de la division, le premier président de la Cour impériale, le préfet du département de la Moselle et le maire de la ville.

Ajoutons encore, parmi les innovations heureuses de notre temps, la fondation des orphéons, réunions charmantes où les hommes adoucissent leurs mœurs et s'élèvent par l'étude au sentiment du beau dans l'art de la musique.

Cette institution, presque inconnue en notre pays il y a quelques années, y a fait de rapides progrès ; M. Oscar Commettant vient de nous apprendre, en s'appuyant sur un document officiel inédit, que le nombre des sociétés orphéoniques existant dans les départements, l'Algérie comprise, est de *trois mille deux cent quarante-trois sociétés,* et le chiffre total des membres qui les composent, de *cent quarante-sept mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf personnes.* (1)

La France peut se glorifier d'avoir donné l'im-

(1) Voir le *Siècle* et surtout le journal le *Ménestrel.* 3 mars 1867, page 110.

pulsion au grand mouvement intellectuel, scientifique et artistique qui s'est produit dans ces derniers temps. Les nations étrangères n'ont pas marché d'un pas égal. Sans doute l'Allemagne ne cède la première place à personne pour l'intelligence et les progrès de la musique, mais ces réunions d'élite, où un professeur érudit vient enseigner publiquement et gratuitement à des auditeurs attentifs les éléments et même les merveilles de la science, lui manquent encore. Cependant, depuis deux ans, quelques conférences ont été faites par le savant professeur Vogt, de l'Université de Genève, dans plusieurs villes d'Allemagne, où il était appelé et où les frais de tout genre étaient couverts par des souscriptions particulières.

Il en a été de même en Amérique et en Angleterre, où Fenimore Cooper et Dickens, les célèbres romanciers, faisaient des lectures dans des salons, devant un auditoire élégant, choisi et surtout favorisé par la fortune. Ce ne sont pas là des conférences, ce n'est qu'une imitation affaiblie des soirées aristocratiques de l'hôtel de Rambouillet.

Si, fatigués de détails, nous nous arrêtons pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'immense agitation intellectuelle qui, sous toutes les formes, s'est produite en France depuis plusieurs années, nous sommes d'abord émerveillés, puis secrètement agités par de vagues préoccupations sur l'avenir. Que deviendront, nous demandons-nous, ces esprits surexcités par les émotions enivrantes de la poésie et de toutes les œuvres qui parlent à

l'imagination? Athènes n'a-t-elle pas perdu sa liberté au plus haut degré de sa splendeur artistique?

Rassurons-nous, la barbarie n'est point à nos portes; y serait-elle, que l'histoire nous la montre toujours vaincue par la science, lors même qu'elle aurait remporté une victoire passagère.

Marchons donc sans inquiétude; ne nous préoccupons point du mouvement désordonné, et presque fébrile, qui agite aujourd'hui les populations jusque dans les couches profondes; soumettons-nous avec confiance aux lois providentielles : elles nous enseignent que l'instruction et le vrai savoir, en inspirant à l'homme des sentiments nobles et élevés, l'ont toujours conduit dans la voie du progrès moral.

La marche de la civilisation et ses perturbations accidentelles sont comparables aux oscillations du Nil, dont les eaux troublées débordent périodiquement, renversant les obstacles, détruisant les restes d'une végétation épuisée, mais déposant, lorsque le fleuve rentre dans son lit, un limon fécondant qui prépare une riche et abondante moisson.

APPENDICE.

En dehors des conférences scientifiques, littéraires et artistiques, patronées par l'Académie impériale de Metz, d'autres conférences sur l'agriculture et l'hippiatrique ont été faites sous les auspices du Comice agricole de l'arrondissement de Metz.

Ces conférences agricoles ont été inaugurées le 28 janvier 1863. M. Pistor a débuté par une étude sur la viticulture; le 11 février, M. Maguin a présenté une introduction sur l'économie rurale. Au mois de décembre 1864, les conférences ont été reprises et continuées jusqu'au mois de mai.

M. Demange, médecin vétérinaire, a fait, au mois de mars 1865, plusieurs séances sur l'hippiatrique.

En 1864, 1865, 1866, M. Pâté, agronome du département de la Meurthe, s'est rendu à Metz pour y faire des conférences sur l'agriculture.

M. Trouillet, de Verdun, et le docteur Guyot, de Paris, sont aussi venus à Metz pour y exposer les meilleurs procédés de viticulture; ils ont été secondés dans cette étude par M. le docteur Beaumont qui, déjà, avait traité le même sujet.

Récapitulation des cours industriels faits à Metz de 1825 à 1835 inclusivement et noms des professeurs.

NOMS des PROFESSEURS.	QUALITÉS.	COURS PROFESSÉS.
BERGERY.	Professeur des sciences appliquées à l'École d'artillerie.	Géométrie, économie indust^{elle}, astronomie, mécanique.
WOISARD.	Répétiteur des sciences appliquées à l'École d'artillerie.	Arithmétique (1re et 2e parties), arithmétique des spéculations.
BARDIN.	Professeur de fortification et de dessin à l'École d'artillerie.	Dessin géométrique, géométrie descriptive. — Coupe des pierres et de charpenterie.
BERTON.	Répétiteur de mathématiques au Collége royal.	Arithmétique (1re et 2e parties), dessin des tracés.
PONCELET.	Capitaine du génie.	Mécanique.
MACHEREZ. . . .	Chef d'institution.	Grammaire.
CHAMPOUILLON.	Professeur de littérature.	Id.
LASAULCE.	Chef d'institution.	Arithmétique et algèbre.
DIDION.	Capitaine d'artillerie. . . .	Arithmétique des spéculations.
LECHEVALIER. .	Idem.	Physique.
TARATTE.	Professeur de langues. . .	Lecture.
MAUJEAN.	Professeur d'écriture. . .	Écriture.
EMY.	Capitaine d'artillerie. . . .	Géométrie descriptive.
SCOUTETTEN. . .	Docteur en médecine. . .	Hygiène.
GOSSELIN.	Capitaine du génie.	Mécanique.
ARDANT.	Idem.	Physique.
TERQUEM.	Pharmacien.	Chimie.
PROFESSEURS SUPPLÉANTS.		
RÉDER.	Instituteur.	Lecture.
WAUTHIER. . . .	Commis greffier.	Arithmétique préparatoire.
NICÉVILLE (de).	Étudiant.	Géométrie descriptive.
AUBUSSON.	Typographe.	Arithmétique préparatoire.
CORPS.	Menuisier.	Idem.
SCHUSTER. . . .	Garde du génie.	Lecture.
LABASTIDE. . . .	Professeur de deuxième au Collége royal.	Id.
WENDLING. . . .	Typographe.	Arithmétique préparat^{re}, grammaire.
MACHEREZ fils. .	Étudiant.	Grammaire (1re partie).
DUPUY.	Professeur de dessin. . . .	Géométrie (1re partie).
VINCENT.	Agent des cours.	Arithmétique (1re partie).



